

Des films

Gilles Fumey

10 octobre 2006

Le Grand Meaulnes (Jean-Daniel Verhaeghe)



Le géographe n'a pas été effarouché par la meute de critiques (négatives) qui s'est abattue sur *Le Grand Meaulnes*. Mieux, il a trouvé piquants ces reproches sur le film "poussif", "gnangan" glanés ici ou là. Ainsi, **on ne s'attaque pas aux mythes** comme ce récit fétiche des années d'avant-Grande Guerre sans risquer l'averse de reproches sur l'écart entre le film et le petit scénario que se sont montés des millions de lecteurs - en lisant cette histoire romantique un peu surannée mais qui reste gravée dans le marbre national.

Brillant de ses derniers feux, le mouvement romantique s'était dissous pour de bon dans les brumes de la Sologne, **laissant cet univers cloisonné de la campagne française à l'abandon des sentiments impossibles**. Les mystères de cet adolescent tombé dans les filets d'un univers calibré par Jules Ferry et ses hussards, où les mots, les conjugaisons et les départements de la carte de Vidal de La Blache jaunies sur les murs tinrent lieu de prison à ceux qui, nés de nulle part et allant nulle part, devaient rester intacts comme un mythe. Or, voici qu'un Jean-Daniel Verhaeghe aidé par le scénariste pointilleux qu'est Jean Cosmos, reprend la caméra qu'avait empruntée Jean-Gabriel Albicocco en 1967 pour tourner une version pastellisée et vaporeuse où s'était distinguée Brigitte Fossey. Il taille à grand coup dans l'intrigue un peu compliquée d'Alain-Fournier, efface la part de rêve du récit et montre à nu les deux adolescents prisonniers de la passion et du renoncement. Jean Cosmos : *" Le Grand Meaulnes nous raconte l'aventure d'un jeune homme assez frustré qui entrevoit une silhouette, qui a rêvé et construit sa vie sur ce rêve. Ce qui est étonnant lorsque l'on met le nez dans ce livre de manière technique dirais-je, c'est que l'on ne sait pas où est le charme, mais il est partout. C'est une chose unique dans les lettres modernes. La qualité du livre, c'est le charme, le mystère. Et lorsque l'on vient au cinéma avec une oeuvre aussi brumeuse, c'est-à-dire sans contours précis, sans destin cerné de manière absolue, le danger est l'hyper réalisme du cinéma. Yvonne à l'écran, ce n'est plus la vôtre. "*

Les paysages solognots ont, sauf erreur, été remplacés par des plans tournés à l'est de Paris. Les étangs dans la nuit, la plaine gorgée d'eau, le village de pierre taillée, de bois et d'ardoise n'ont rien des étangs du Berry, de leurs maisons basses en torchis. On pardonnera... Les va-et-

vient de Meaulnes que Verhaeghe a vu comme un être pasolinien, " *c'est-à-dire quelqu'un qui arrive, traverse et change les personnes qui l'entourent* " lient les scènes comme autant de variations d'une seule et même partition : celle d'une nostalgie de la campagne française d'avant les villes, des lieux contraints comme le village et le château où les codes et les positions sont données par les communautés. Ici, la République trouve appui dans une véritable classe sociale d'instituteurs fabriquant le modèle à suivre : reprendre l'héritage du père-hussard avec les félicitations du recteur qui encense cette reproduction sociale tant honnie aujourd'hui. **Mais l'archétype du lieu du rêve, c'est l'image du château des Sablonnières** qui s'affaisse au cours de cette nuit mystérieuse où Frantz de Galais renonce à franchir le pas du mariage. Les sables mouvants de la Sologne connue grâce au *Rabotiot* de Genevoix engloutissaient dans le récit d'Alain-Fournier, avec la scène du bal devenue territoire de l'imaginaire le temps d'une soirée, toute une société de classes qui n'est pas rien dans le romantisme. Ici, Yvonne de Galais (une lumineuse Clémence Poésy) veut rappeler que " l'amour, l'amitié, l'importance d'un serment, la fidélité à la parole donnée sont des thèmes intemporels ". Meaulnes (Nicolas Duvauchelle bien campé) et Seurel (Jean-Baptiste Maunier, mieux jeune que vieilli au postiche), mais aussi le grand-père (un grand Marielle) naviguent dans ces brumes nocturnes, ces forêts profondes comme les fantômes d'une France balzacienne surgie de la *Rabouilleuse*. Le bal où bat le cœur de l'histoire, un bal onirique à la Nerval et Radiguet, taffetas, lampions, flûte et piano défait le songe de François Seurel et ouvre alors la face noire du film.

Le teint blafard de cette époque, à peine réchauffé par quelques lumières tièdes, donne une certaine dureté à cette ode au bonheur impossible. **Les paysages reconstruits à la Gainsborough par une aristocratie terrienne qui a laissé filer la paysannerie**, enveloppent d'une mince pellicule de nostalgie cette histoire qui a fasciné la France du début du 20e siècle. Le film n'aura pas sans doute pas cette postérité mais il fera le lien entre les générations qui ne connaissent pas cette France des castes qui s'effiloche quand les orages guerriers grondent déjà sur l'Europe.

Compte rendu : Gilles Fumey (université Paris-Sorbonne)